

Une histoire marxiste de la pensée économique sur les crises, la

suraccumulation et la dévalorisation du capital ●

Séminaire Marx au XXI^èsiècle

Une présentation par Catherine Mills de l'œuvre de Paul Boccara : *Théories sur les crises, la suraccumulation et la dévalorisation du capital*, Delga, 1^{er} vol 2013, 2^è vol 2015.

Introduction

En raison de l'exacerbation de la crise radicale en cours du capitalisme mondialisé, notamment depuis 2008, montent les préoccupations fondamentales concernant les crises du capitalisme. Cela va pourtant de pair avec le déni de leur importance et de leur caractère nécessaire dans certaines théories économiques récentes. C'est notamment l'irréalisme fondamental de trop de travaux universitaires récents sur ces questions cruciales malgré l'effondrement de leurs illusions. Nous sommes aussi face à la relance des propositions néo-libérales d'adaptation du système considéré comme indépassable.

Cet ouvrage se propose de recenser les théories sur les crises depuis trois siècles. Il présente un bilan pluriséculaire des acquis des théories des différentes écoles de pensée sur les fondements des crises systémiques, ou de suraccumulation et de dévalorisation de capital durables.

Le premier volume concerne les théories des crises cycliques avec les limites fondamentales de l'accumulation des capitaux et leurs solutions,

Le second volume se rapporte aux théories des crises systémiques, de la croissance, des cycles de longue période et des transformations du système capitaliste lui-même. Il souligne aussi la radicalité de la crise écologique et climatique. Il concerne une théorie critique néo-marxiste cherchant à dépasser les diverses analyses néo-keynésiennes.

Premier volume

Théories des crises cycliques. Limites de l'accumulation du capital et solutions

Les préoccupations sur les crises du capitalisme montent ,notamment depuis la crise financière mondiale de 2008, avec la mise en cause des idées sur le déni de leur importance et de leur caractère nécessaire,

Ainsi, le prix Nobel d'économie Joseph Stiglitz dans son livre de 2010 *Le Triomphe de la cupidité*, a déclaré :

« Si [...] la nouvelle économie et la théorie économique n'avaient pas totalement anéanti les fluctuations économiques, elles les avaient domptées. Du moins le disait-on. La grande récession a pulvérisé ces illusions [...] en 2008 [...] des idées bien établies sur la théorie économique [...] sont tombées dans l'abîme. » Pourtant il propose seulement de revenir à Keynes et à son principe d'« *insuffisance de la demande globale* ».

Mais la question est bien plus complexe. Et il convient pour examiner cette complexité de revisiter l'ensemble des théories sur les bases de la suraccumulation du capital et des crises périodiques plus ou moins décennales sur trois siècles de pensée économique. Cela vise ainsi à reconstruire une sorte de puzzle de différents éléments de l'explication complexe des crises nécessaires, plus ou moins catastrophiques, dans le capitalisme.

Première partie : les théories unilatérales opposées sur l'explication de la suraccumulation et des crises.

Toutes les écoles de pensée économique successives, du XVIII^e siècle à nos jours, sont analysées : les économistes dits classiques, les marxistes, les néoclassiques, les keynésiens. Cependant, chose tout à fait remarquable, malgré les différences et les oppositions considérables des diverses écoles de pensée économique, on retrouve la prédominance des deux types d'analyses unilatérales opposées : les théories sous-consommationnistes ou d'excès d'épargne et les théories surconsommationnistes d'excès des consommations ou d'insuffisance d'épargne.

Ce sont les limites d'accumulation de capital et des excès de suraccumulation qui déclenchent les crises. Aussi selon les diverses théories on a:
-Soit insuffisance de consommation et de demande, par rapport à la production croissante, entraînant les crises de surproduction.

-Soit, tout au contraire, excès de consommation, par exemple de salaires contre le profit, s'opposant à l'accumulation devenue non rentable, ou encore montée de la consommation s'opposant à l'épargne et donc à l'investissement.

En analysant les différentes théories explicatives de la suraccumulation et du déclenchement des crises, Paul Boccard a repéré dans toutes les écoles de pensée deux sortes d'analyses unilatérales, symétriquement opposées, mais avec une polarisation différente à une réalité économique clef.

- Concernant les économistes **classiques**, du XVIIIe au début du XIXe siècle, les oppositions se polarisent autour du **travail salarié productif**.

-Ainsi, d'un côté, nous avons les **surconsommationnistes**.

Adam Smith, dans ses *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* de 1776 met en avant la hausse des salaires contre les profits, sous l'effet de l'accumulation de capital, en raison des limites de la population et donc du nombre des salariés.

David Ricardo dans ses *Principes de l'économie politique et de l'impôt* de 1817, critique Smith. Il rattache quant à lui la hausse des salaires contre les profits et l'accumulation de capital à la hausse de valeur des subsistances des salariés, comme les blés, sous l'effet de la baisse des rendements sur les terres avec l'extension des cultures.

Turgot dans *Réflexions sur la formation et la distribution des richesses* de 1766 se situe du côté de l'excès de consommation contre l'épargne, Selon lui, on ne produit que si le taux de profit est au-dessus du taux de l'intérêt. Il peut y avoir insuffisance d'épargne, du fait de l'excès des consommations, de même qu'excès des salaires contre les profits.

-L'ouvrage de Paul Boccard présente ensuite les analyses unilatérales opposées, de **type sous-consommationniste**, avec la focalisation sur le travail salarié et les salaires. Mais ici, les salaires seraient insuffisants pour la demande et donc l'accumulation des capitaux. C'est le cas de la théorie de **Sismondi**, dans ses *Nouveaux principes d'économie politique, ou de la richesse dans ses rapports avec la population* de 1819, qui concerne les crises périodiques revenant selon une période plus ou moins décennale. Il évoque plus précisément la pression contre les salaires pour la recherche de profit et ce qu'il appelle la « mieux-value » anticipant ainsi la plus-value de Marx. Il souligne l'insuffisance de la demande qui en résulte en

cas de progrès de la productivité entraîné par les découvertes et les machines nouvelles.

On rencontre aussi une théorie sous-consommationniste mais différente chez **Malthus** dans ses *Principes d'économie politique considérés sous leurs applications pratiques* de 1820. Il se réfère certes à la valeur produite par les ouvriers, au-delà de ce qu'ils consomment, comme la mieux-value de Sismondi. Mais il insiste aussi sur l'épargne des capitalistes, pour accumuler du capital, et donc l'insuffisance des consommations des capitalistes et des riches.

- **Les théories dites néoclassiques**, malgré des concepts de base radicalement différents des théories classiques, reprennent, pourtant, les types d'explication unilatérales opposées surconsommationnistes ou de sous-épargne et sous-consommationnistes ou de sur-épargne .

- Concernant les **keynésiens, on retrouve les mêmes oppositions symétriques.**

Ces deux ensembles théoriques récusent l'explication classique des valeurs des marchandises par le travail productif, aussi leurs analyses sont polarisées autour de **l'investissement en capital fixe.**

Du côté des explications néoclassico- keynésiennes par **l'excès des consommations ou l'insuffisance de l'épargne**, on peut retenir trois auteurs : Pigou, Hayek et Hicks.

Dans un cadre néoclassique, on retrouve, chez **Pigou** des analyses sur l'élévation des salaires du fait des limites du nombre des travailleurs disponibles, comme dans *Emploi et équilibre* de 1941. Ou encore des analyses se rapprochant de Ricardo concernant les limites des rendements et donc ici l'excès de capital, comme dans *Fluctuations industrielles* de 1927.

Chez **Hayek**, on retrouve une analyse de type sous-épargne et surconsommation

Dans son ouvrage *Théorie monétaire et cycle des affaires* de 1929 puis 1933,

Hayek considère qu' en liaison avec la montée du rendement réel du capital, l'essor du crédit bancaire entraîne un processus d'épargne forcée, lançant la croissance cyclique. Mais cela finit par entraîner la croissance des revenus et donc de la demande de biens de consommation. D'où finalement, avec la montée de la consommation, l'insuffisance d'épargne et la hausse du taux d'intérêt contre le maintien et le renouvellement des capitaux fixes. D'où la baisse de la demande des biens de production et le passage à des méthodes de production dites moins capitalistiques.

Hicks pourtant classé comme **keynésien** se place du côté des limites de l'offre et non de la demande, en considérant les **limites des ressources employables** cf. sa *Théorie du cycle des affaires* de 1950. Il insiste sur la montée de l'investissement et du produit jusqu'à ce que le produit se heurte au plafond du plein-emploi (Full employment) mais plein-emploi de toutes les ressources employables. D'où l'arrêt puis la baisse de la production.

-Si nous passons **aux théories inverses, sous-consommationnistes ou de surépargne**, nous rencontrons des analyses non seulement opposées mais symétriques, avec le même type de concepts mais retournés, que chez Hayek ou Hicks.

Ainsi **Bouniatian**, ce professeur néoclassique de l'empire tsariste est aussi influencé par Marx et sa suraccumulation de capital, dans ce qu'il appelle la « *surcapitalisation* ». Dans son ouvrage *Les crises économiques* de 1907, il met en avant le décalage dans le temps de la construction de biens de capital fixe pour répondre à une demande de consommation, ces investissements mettent du temps à entrer en production. Cela entraîne finalement l'excès des investissements et la surproduction des biens de consommation. Cette conception sera reprise par Aftalion, avec l'image du poêle qu'on continue à bourrer avant que la pièce froide soit chaude, d'où finalement l'excès de chaleur. (Aftalion, Albert- *Les Crises économiques et financières*, Sirey, 1932.- « La réalité des crises de surproduction générale » *Revue d'Économie Politique*, 1908-1909.)

Gunnar Myrdal dans *L'Équilibre monétaire* de 1931 puis 1939, donne lui une explication principalement **sous- consommationniste ou d'excès d'épargne**, à la suite de la grande dépression des années 1930.

Arthur Smithies dans *Fluctuations économiques et croissance* de 1957 reprend l'expression de plein, *Full*, pour la limite d'accumulation du capital. Mais il s'agit de la pleine utilisation des capacités de production mises en place par les

investissements d'où l'excès de production par rapport à une insuffisance de consommation et donc à la limite de la demande de consommation.

■ **Paul Boccara considère enfin les auteurs marxistes et leurs analyses unilatérales symétriquement opposées elles- aussi.**

Marx lui-même, sera traité dans la 2^e partie sur les tentatives de dépassement des analyses unilatérales opposées, car il traite les deux côtés. Les concepts inspirés de Marx font que les oppositions sont polarisées sur **les questions de la plus-value pour le capital. Il en est ainsi de l'opposition entre** Michel Tougan- Baranowsky et Rosa Luxemburg. Il faut d'abord souligner que lors de la première édition russe de *Les crises Industrielles en Angleterre* de **Tougan-Baranowsky** en 1894, le livre III du *Capital* de Marx sur l'analyse de la tendance à la baisse du taux de profit et de la suraccumulation n'est pas encore paru. Dans ces conditions, Tougan-Baranowsky inaugure une tradition, que suivra Rosa Luxemburg, de s'appuyer essentiellement sur le livre II du *Capital* et ses schémas de reproduction des échanges entre moyens de consommation et moyens de production. Il veut montrer que selon ces schémas, contrairement à l'insuffisance de la demande, il y a toujours un débouché accru, fourni par la demande de moyens de production, dans la reproduction dite élargie. Il considère que c'est une insuffisance de capital empruntable qui détermine l'arrêt de l'extension du capital matériel fixe, dans une théorie de l'insuffisance d'épargne, pour expliquer les crises périodiques.

Rosa Luxemburg, dans *L'accumulation du capital* de 1913, admet la vision de Tougan- Baranowsky des schémas, tout en mettant au contraire l'accent sur l'insuffisance de consommation. Selon elle, ce sont les schémas de Marx qui ne correspondent pas à la réalité d'insuffisance de la consommation. Elle utilise les concepts de Marx sur la plus-value et l'accumulation du capital, mais il y aurait selon elle fondamentalement insuffisance de la consommation des ouvriers producteurs de plus- value, au-delà de leurs salaires, et aussi insuffisance de consommation des capitalistes, il y aurait donc selon elle impossibilité de réalisation, c'est-à-dire de vente de la plus-value, dans une économie purement capitaliste, contrairement à ce que dit Marx.

D'où l'excès de l'accumulation du capital, sauf vente en dehors du système capitaliste, dans sa conception. Elle a une vision personnelle de l'impérialisme.

Elle néglige l'insistance de Marx sur les achats à crédit.

_Par la suite, l'opposition polaire entre sous-consommationnistes et surconsommationnistes va se poursuivre.

Otto Bauer en 1913, oppose à Rosa Luxemburg une conception surconsommationniste, mettant en avant les limites de la population ouvrière face à l'accumulation du capital.

Nicolas Boukharine dans *l'Impérialisme et l'accumulation du capital* de 1924 reprend une analyse sous-consommationniste, mais s'oppose à Rosa Luxemburg en remettant en doute la validité des schémas de reproduction de Marx. Selon lui, il y a non pas immédiatement opposition de la consommation insuffisante à l'accumulation mais opposition seulement au bout d'une certaine période.

Et par la suite c'est de nouveau les analyses sous-consommationnistes de **Varga** en 1934 puis de **Sternberg** en 1951. Et c'est au contraire, la théorie de tendance surconsommationniste de **Pannekoek** en 1927, etc.

2ePartie

Tentatives de dépassement des théories unilatérales

Une question cruciale pour Paul Boccara est celle de la conciliation possible ou du dépassement des deux sortes d'analyses unilatérales opposées entre elles. Il examine les diverses tentatives de résoudre cette question, pour avancer dans la reconstitution d'un puzzle du processus d'ensemble dans la réalité complexe, et de l'explication des crises.

Dans la pensée économique, même si les théories unilatérales opposées prédominent dans toutes les écoles, il y a plusieurs tentatives remarquables pour ne pas s'en tenir à une analyse réductrice, considérée comme partielle et partiale. Cependant, le défi considérable consiste, au-delà de la juxtaposition dualiste des

deux sortes de théories opposées, d'arriver à les articuler pour aboutir à un processus cohérent, à des enchaînements, montrant comment, dans la réalité économique, on passerait d'un élément unilatéral à l'autre, malgré leurs oppositions polaires.

Dualisme dans les écoles classique, keynésienne, néo-classique

1. Chez les économistes classiques, après quelques suggestions chez Adam Smith, on raconte chez **Malthus**, dans ses *Principes d'économie politique* de 1820, au-delà de son insistance principale sur l'insuffisance de la demande de consommation des salariés et des capitalistes, la considération d'excès de consommation de la hausse des salaires contre le profit. Mais si Malthus prend en compte l'accroissement des machines pour montrer comment cela provoque avec leur production accrue l'insuffisance de consommation, il ne rattache pas cet accroissement du recours aux machines à la réponse à la montée des salaires, par le remplacement des travailleurs salariés par des machines.

2. On peut souligner la tentative dualiste de **Keynes**, en 1936, dans sa *Théorie Générale de l'Emploi, de l'Intérêt et de la Monnaie*. Évoquant l'explication qu'il qualifie lui-même comme « sous-consommationniste », il déclare que c'est la moitié de la question. Son dualisme consiste à parler d'une double insuffisance de la demande globale, pour expliquer la dépression des années 1930. Il s'agit d'abord de l'insuffisance de la consommation, en raison de l'évolution de ce qu'il appelle la propension à consommer, où tandis que le revenu croît, sa proportion consacrée à la consommation décroît. Il s'agit ensuite de l'insuffisance de la demande d'investissement, en raison de l'évolution de ce qu'il appelle l'incitation à investir. En effet, au fur et à mesure que l'investissement ou l'accumulation du capital additionnel croît, l'efficacité marginale du capital, c'est-à-dire le taux de profit des derniers investissements, tend à baisser. D'où une baisse de l'incitation à investir.

Avec l'insuffisance de la demande globale conduisant à la dépression, Keynes met en avant, contrairement aux théories alors dominantes, le

caractère involontaire du chômage et du sous-emploi, face au chômage massif des années 1930.

Cependant, même s'il insiste sur l'excès d'investissement et la suraccumulation de façon assez proche de Marx, il admet seulement la nécessité de la survenue du chômage avec un équilibre déprimé et non la nécessité de l'excès d'accumulation. Cet excès serait uniquement éventuel et dû à des erreurs d'appréciation. En outre, il ne précise pas l'analyse fondamentale du progrès technique. Or, c'est le type de progrès technique issu de la révolution industrielle qui permettrait d'articuler le passage d'un processus unilatéral à l'autre. Enfin, il considère comme efficace la solution de l'intervention de l'État et notamment de l'investissement public pour sauver le système des risques de la dépression.

3. Certains auteurs hétérodoxes contemporains de tendance néo-classique se distinguent de Keynes. C'est le cas de **Myrdal**, dans *l'Équilibre monétaire*, de 1931 et 1939. Il considère lui aussi l'insuffisance de consommation et l'excès d'épargne.

Mais il évoque également l'excès d'investissement du fait de l'insuffisance des rendements des investissements projetés, ou de la marge de profit.

Contrairement à Keynes, il souligne le caractère nécessaire de l'excès d'accumulation, de la suraccumulation, car les capitalistes continuent toujours à épargner et à accumuler du capital, même si la marge de profit de l'investissement est devenue nulle par rapport au taux d'intérêt.

Paul Bocca considère aussi **Schumpeter**, avec sa *Théorie de l'évolution économique*, de 1912. Dans son analyse du « cycle de la conjoncture », cet auteur évoque la hausse des salaires et donc des prix, mais aussi l'insuffisance de la demande et la surproduction. Surtout, il insiste sur le rôle essentiel, unificateur, du progrès technique. Il oppose cependant entre eux, les innovateurs aux autres, au lieu de l'opposition entre entrepreneurs capitalistes et travailleurs salariés, avec le type de progrès technique. Cela entraînerait, avec les innovations, l'inflation du crédit, l'excès des produits nouveaux arrivant sur le marché par rapport au pouvoir d'achat, avec la déflation du crédit. D'où, en définitive, l'excès des « biens de capital » anciens puis nouveaux.

Enfin, Paul Boccara présente les tentatives dualistes ou même dialectiques des marxistes, de Marx lui-même, et de l'interprétation néo-marxiste de nos jours

1. Cela concerne d'abord le dualisme de **Lénine**. Il commence par s'opposer aux sous-consommationnistes russes dans *Pour caractériser le romantisme économique, Sismondi et nos sismondistes nationaux*, de 1897. Il souligne alors l'importance des débouchés pour la production que fournit la demande de moyens de production. Mais il critique ensuite l'opposition complète à la sous-consommation, en soulignant que les moyens de production ne peuvent se développer de façon absolument indépendante de la production des objets de consommation. Et enfin dans *Le développement du capitalisme en Russie*, de 1899 et 1908, il souligne l'existence, à la fois, de l'insuffisance de la consommation et de l'insuffisance de l'explication réduite sous-consommationniste. A l'opposé de Bernstein, déduisant de cette double position sur les crises reprise de Marx, la faillite de la théorie de Marx, il affirme que la contradiction n'est pas dans cette théorie mais dans la réalité. Toutefois, il ne montre pas du tout comment on passe, dans le processus réel, d'un aspect à l'autre opposé.

2. Hilferding va ensuite, dans *Le Capital financier* de 1910, qui inspirera son compatriote viennois Schumpeter en 1912, reprendre et développer tous les éléments de l'analyse de Marx pour le dépassement des explications unilatérales, en avançant sa théorie des crises. Il insiste sur la thésaurisation, mettant l'argent de côté contre la demande, et aussi sur le crédit poussant l'excès de production. Il souligne le rôle du progrès technique, les innovations et le crédit, les nouveaux produits arrivant sur le marché, la déflation de crédit. Il traite aussi de la sous-consommation, notamment salariale, ou au contraire l'insuffisance d'épargne, et la surconsommation avec la hausse des salaires contre le profit. Il met en avant l'insistance après Marx sur la baisse du taux de profit, qui se manifesterait concrètement dans les crises périodiques, du fait de l'augmentation du capital en moyens de production matériels par rapport aux salariés. Mais il n'arrive pas à relier précisément entre eux ces divers éléments fondamentaux, surtout juxtaposés. Rappelons au passage qu'après l'avancée de l'Allemagne nazie, le libéral Joseph Schumpeter passera à Marseille pour aller aux États-Unis, tandis que le marxiste autrichien Hilferding, son compatriote, sera livré de Marseille par la police française aux nazis.

3. Marx lui-même dans *Le Capital*, et ses trois livres de 1867 à 1894, a précisé les éléments fondamentaux, se rapportant aux deux côtés unilatéraux et aux facteurs permettant d'avancer vers leur articulation. Cela se rapporte à des éléments sous-consommationnistes et aussi sur- consommationnistes. Marx précise le gonflement ou le dégonflement cycliques de l'armée de réserve du travail des chômeurs. Il souligne tout particulièrement l'élévation du rapport moyens matériels de production/ salariés, caractéristique de la technique de la révolution industrielle de remplacement des travailleurs par des machines, pour rendre compte de la baisse du taux de profit et de la suraccumulation du capital à la base des crises. Il montre le rôle du crédit pour favoriser l'accumulation en machines, avec le gonflement des prix qui l'accompagne et la spéculation. Il considère que l'insuffisance de la consommation explique les crises en dernière analyse, même si on ne peut réduire l'explication des crises à la sous-consommation. Mais dans son ouvrage inachevé, il manque l'articulation de l'éclatement périodique des crises à la sous-consommation qui se manifeste en fin de cycle. Cette lacune concerne tous les enchaînements du processus conduisant à l'éclatement cyclique de l'excès d'accumulation et des crises capitalistes.

4. L'analyse néo-marxiste de Paul Boccara précise le déroulement effectif du processus complexe et ordonné conduisant aux crises capitalistes. Elle montre comment on passe des excès de salaires surconsommationnistes, suivant l'essor cyclique, à la réponse du remplacement des travailleurs salariés par des machines, avec la technique de la révolution industrielle, la montée du crédit et l'inflation du *boom*. C'est cette élévation de l'importance des machines par rapport aux travailleurs salariés productifs qui finit par entraîner l'insuffisance cyclique de consommation des travailleurs salariés, par rapport à la production accrue et aux prix gonflés par l'accroissement des machines et du crédit. D'où, non seulement la baisse du taux de profit en valeur, mais aussi en prix avec la surproduction, l'éclatement de la crise de suraccumulation du capital.

3è partie

Le puzzle des théories sur les issues périodiques des crises capitalistes

Ses enseignements pour une autre régulation

Paul Boccara analyse l'ensemble du mouvement cyclique au cœur duquel se situent les crises, en particulier ici les processus permettant de sortir des crises, à travers leurs graves difficultés, pour des reprises. Face aux excès d'accumulation de capital provoquant les crises de suraccumulation qui éclatent périodiquement, il y a des réponses tendant à la réduction des excès d'accumulation de capital. Ces réductions plus ou moins brutales, à travers les crises, permettent finalement la reprise de l'accumulation, la relance d'un nouveau cycle d'essor. Ces processus de réduction des capitaux accumulés en excès, renvoient pour Paul Boccara au concept de **dévalorisation du capital**. Ils correspondent à des réponses aux excès d'accumulation par des réductions d'accumulation des capitaux. Ces réductions sont entraînées par des chutes de profit ou de valorisation des capitaux qui se manifestent dans les crises. Cela entraîne des diminutions de la valorisation des capitaux par les profits. On peut considérer trois types de dévalorisation du capital : profit positif réduit, profit nul, profit négatif ou pertes de capital. Ce sont des entreprises en faillite, ou complètement fermées, des entreprises marchant à taux réduit, un chômage plus ou moins important, etc. Tout cela entraîne des reculs de l'accumulation des capitaux, mais aussi de nouvelles organisations, des réductions des coûts, des efforts de progression de la productivité.

- Les analyses des réductions de l'accumulation, qui se manifestent dans les crises, se retrouvent dans presque toutes les écoles de pensée économique sur les fluctuations cycliques. On rencontre **deux ensembles** de processus d'inversion de l'accumulation et de réduction du capital. Ce sont, d'une part, des processus de **destruction** des capitaux effectifs et aussi de consommations improductives, c'est-à-dire de destruction de capitaux potentiels. Ce sont, d'autre part, des processus de **dépréciation** des capitaux, de diminution de leur utilisation, d'accroissement de la productivité, de réduction des salaires, d'économie de moyens matériels.

- Ainsi, en ce qui concerne le **premier ensemble**, on rencontre, chez les économistes classiques, les analyses de **Malthus** sur la destruction de capital, et

aussi sur des travaux publics ou des consommations de salariés improductifs.

Chez **Sismondi**, on trouve la destruction de capital et le chômage. En ce qui concerne l'école néoclassique, on trouve chez **Bouniatian**, avec ce qu'il appelle la «*décapitalisation*», la destruction de capitaux et des baisses de prix de revient.

Chez **Myrdal**, ce sont de nouveau la destruction de capital investi et les consommations hors production.

En ce qui concerne le **deuxième ensemble** de processus, intervenant dans les crises et conduisant aux reprises, chez un classique, comme **Ricardo**, on rencontre les baisses de salaires et de valeur des machines, le progrès de la productivité.

Chez les néoclassiques, on trouve chez **Hayek** les baisses de valeur des capitaux, les inventions et le relèvement du rendement du capital. Et chez **Pigou**, il s'agit de la thésaurisation, de la baisse des salaires, des inventions et des nouveaux débouchés.

- En outre, on rencontre plusieurs **tentatives théoriques d'articulation et de dépassement des deux ensembles**, dans diverses écoles. Ainsi chez **J.S. Mill**, le dernier des grands classiques, il y a, à la fois, destruction de capital et consommation improductive, mais aussi inventions et baisses des salaires. De même chez **Schumpeter**, on rencontre les destructions de capital et aussi les innovations et la baisse de coûts. Chez **Keynes**, il y a, à la fois, réduction des capitaux, désinvestissement, thésaurisation, consommation improductive et aussi restauration de l'efficacité du capital.

Enfin, on peut trouver chez **Marx** aussi bien les destructions de capital que le relèvement de la productivité et du taux de profit. Ou encore chez les marxistes, **Hilferding** relève d'une part, la baisse du taux d'intérêt et la thésaurisation, d'autre part, les transformations technologiques relevant le rapport plus-value/capital avancé, le taux de profit.

Soulignons que ces différentes analyses théoriques s'opposent au dogme de la baisse continue du taux de profit, attribuée faussement à Marx. Dans la réalité, il y a une évolution en ligne brisée, avec des baisses du taux de profit suivies de remontées, un processus de suraccumulation puis de dévalorisation des capitaux, pour retourner à une autre accumulation, avec un processus cyclique, une évolution en spirale.

Marx lui-même, dans *Le Capital*, parle de dévalorisation du capital dans le sens de réduction de valeur du capital. Alors que dans l'analyse néo marxiste de Paul **Boccaro**, il ne s'agirait que d'un des cas de mise en valeur négative, avec non le supplément d'un profit mais une amputation du capital. Tandis que sont distingués deux autres cas, déjà dans *Le Capital* d'ailleurs, de mise en sommeil du capital que Paul Boccaro appelle mise en valeur nulle, ou mise en valeur positive, mais à taux réduit.

- Les effets de la dévalorisation du capital à travers les difficultés conduisent aussi contradictoirement à la **reprise de l'accumulation**, il y aurait donc une force de résistance de la progression économique, dans le système. Il y aurait même, selon certains une justification et une sorte d'apologie des difficultés économiques et sociales (chômage, destruction de capital, faillites), car elles permettraient la reprise de l'accumulation, de la croissance capitaliste et de l'emploi. Pourtant, la critique des conditions de reprise pourrait porter sur le type de baisse des coûts : baisse des coûts matériels, des coûts de capital ou baisse des coûts humains.□

Ainsi les analyses de **Hilferding** ou même de **Schumpeter** peuvent renvoyer précisément à la solution du progrès de la productivité et du progrès technique, sans nécessairement une pression sur les conditions des travailleurs□.

Par ailleurs, la solution des consommations improductives pourrait impliquer le développement des dépenses pour les travailleurs, avec notamment la révolution informationnelle, si différente de la révolution industrielle□.

Enfin, la **théorie marxiste au XXI^e siècle** pose la question des limites de la solution de la dévalorisation du capital de moyenne période, n'opérant plus pour la reprise. Et cela, du fait de l'importance du niveau atteint par la composition organique des capitaux, entre moyens matériels de production, qui ont beaucoup augmenté relativement, et travailleurs salariés. Ce niveau devenu très élevé entraînerait l'inefficacité du relèvement du taux de plus-value pour relever le taux de profit. Car c'est la valeur ajoutée par les travailleurs, en nombre relatif réduit, dont est issue la plus-value, qui devient trop basse par rapport au capital accumulé. Cela renvoie, avec cette limite, au passage à la crise durable ou crise systémique, et à celle du cycle de longue période, débouchant sur une autre structure du système.

- La question des **destructions** économiques périodiques inévitables, est au cœur des effondrements économiques formidables, bancaires et réels, de la crise financière de 2008 et de ses suites. **Pourtant** depuis les années 1980, des théories avaient été développées, prétendant, de façon folle que non seulement les crises étaient non nécessaires et aléatoires, mais que les destructions et difficultés catastrophiques ne les caractérisaient pas. Ainsi, notamment, selon ces théories, le chômage périodique résulterait d'une préférence des travailleurs pour le loisir au lieu de l'activité de travail. Leurs auteurs **Finn Kydland et Edward Prescott**, ont prétendu contredire trois siècles d'analyses théoriques sur les crises. Leurs théories, dites du cycle des affaires réel, étaient devenues dominantes, tout particulièrement dans les universités des Etats- Unis, les deux auteurs principaux ont même reçu le prix Nobel en 2004. Et cela, malgré la force des **critiques** réalistes qui leur étaient néanmoins adressées par des économistes réputés comme Lawrence Summers, Gregory Mankiw ou Robert Solow.

La crise de 2008 leur porte un coup sérieux contribuant au retour et à la relance des idées de Keynes, tout particulièrement de la part de deux nouveaux prix Nobel, comme **Stiglitz et Krugman**. Mais ce retour ne suffit pas, face à la nouveauté si considérable des crises dans le système capitaliste mondialisé et financiarisé. Et même, le retour à Marx ne suffirait pas, face au besoin d'avancées novatrices à partir et au-delà de lui, que l'on peut appeler néomarxistes. L'ouvrage de Paul Boccara sur les crises, renvoie d'ailleurs, au-delà de l'économie, aux réalités non-économiques, qu'il appelle l'anthroponomie, et à toute la civilisation mondiale, jusqu'à l'étude récente de la crise de la civilisation occidentale mondialisée pour avancer vers une autre civilisation de toute l'humanité.

Le 2^e volume de l'ouvrage de Paul Boccara :*Théories sur les crises, la suraccumulation et la dévalorisation du capital* porte sur les crises

systemiques. Il renvoie aux théories relatives aux cycles longs, en liaison avec les transformations du capitalisme jusqu'aux défis de sa crise radicale.

La première partie de ce second volume apporte un éclairage nouveau sur les Théories de la croissance en équilibre stable, avec leurs négations de la suraccumulation du capital dans le long terme, à l'opposé des crises systémiques nécessaires.

Face aux analyses des crises durables dans l'entre-deux-guerres mondiales, les théories de la croissance dans le long terme tendraient à éviter les crises systémiques et à nier leur réalité.

Ainsi **Domar définit un** équilibre possible de la croissance, une croissance équilibrée sans suraccumulation, avec des conditions niant celles de la réalité dans ses équations sur l'accumulation. Il y a à la fois réalisme et irréalisme dans les équations d'équilibre possible de la croissance. Il considère l'excès éventuel d'investissement mais avec son caractère évitable. De même suraccumulation et surproduction auraient un caractère non nécessaire supposé dans la croissance. Il évoque l'insuffisance de la critique keynésienne de la loi des débouchés et prolonge l'analyse sur le long terme. Mais il critique et même rejette le concept marxiste de baisse du taux de profit. Il hésite entre les limites éventuelles de la production et celles de la demande. De fait la nécessité de la stabilité des relations de base est contraire à la réalité.

Harrod, avec son schéma de croissance stable ou instable et d'excès ou insuffisance d'accumulation, prétend à une stabilité relative éventuelle supposée des relations fondamentales., notamment de la croissance du revenu et une instabilité possible avec excès ou insuffisance possible de capital.

Quant à Joan Robinson, elle analyse les types de croissance de l'accumulation du capital, leur équilibre possible et leurs limites. Elle insiste sur l'opposition salaires/profits mais avec un équilibre éventuel entre croissance de l'épargne et de l'accumulation du capital. Les limites de son analyse tiendraient à une croissance possible sans baisse du taux de profit et un âge d'or de la croissance. Les complications présentées par l'auteure sous prétexte de réalisme aboutissent en réalité au maintien de l'irréalisme fondamental pour permettre l'équilibre durable possible de la croissance capitaliste.

Kaldor recherche l'harmonie de l'accumulation capitaliste, avec des définitions réalistes de ses conditions irréelles dans ses différents modèles de croissance parfaite. Il présente une répartition constante du produit et du revenu dans la longue durée, dans la phase ascendante du capitalisme, opposée à la suraccumulation du capital. Il transpose l'analyse keynésienne du niveau d'emploi à la répartition dans le plein emploi et le long terme. Il définit les conditions du plein emploi et de la production. Il distingue fluctuations courtes et équilibre stable dans le long terme. Pour Kaldor, l'égalité de croissance entre la productivité et le rapport capital investi/travailleur, est réglée par le taux de profit. Il définit une fonction de progrès technique : capital investi/ travailleur et productivité puis une fonction d'investissement en considérant un « trend » constant du taux de profit. Il considère ensuite les limites du modèle_ le niveau du taux de profit et l'inflation. Il définit la relation entre les taux de croissance de la productivité et du salaire et la stabilité de l'accumulation.

Les théories de la croissance chez **Solow** prétendent éviter les cycles de longue période mais les statistiques révèlent leur réalité. Les conditions générales de la théorie néo-classique de la croissance et de l'accumulation sont d'abord étudiées dans une économie "fermée" avec des relations "fixes" ou "substitution" entre les facteurs de production. On aboutit alors à un équilibre stable de croissance. Le modèle de Solow de 1956 présente une relation "capital/travailleur" mais une tendance normale à l'équilibre stable de l'accumulation. Les travaux de 1957 à 1962 aboutissent à son modèle de progrès technique incorporé dans les biens de capital. De la substitution entre facteurs de production, Solow passe à la complémentarité entre capital et travail. Il fournit des indications statistiques sur un éventuel cycle capitaliste de longue période du rapport « capital/produit ». Les analyses de Solow de 1963 et 1968 fournissent des données statistiques de fait sur des longues phases opposées de la croissance. L'étude de 1963 pose en réalité celle des cycles longs et des longues phases d'accumulation. L'approche empirique de 1968 confirme que les réalités statistiques des fluctuations longues de l'accumulation capitaliste et de la croissance entrent en contradiction avec la théorie du maintien du taux naturel de croissance.

6. Face aux dogmes néoclassiques ce sont les théories sur la Crise de la croissance, les théories dites du déséquilibre, et les travaux sur le tournant du cycle de longue période vers la fin des années 1960 et vers la crise systémique.

La 2^{ème} partie de ce second volume porte sur la Suraccumulation – dévalorisation du capital de longue période et les Cycles longs du capitalisme.

1. Paul Boccara présente Une analyse originale des cycles de longue période chez N.D. Kondratieff, avec une mise en relation des processus longs de suraccumulation et des défis de la dévalorisation du capital.

Il relève la tendance de type sous-épargne et surconsommationniste de l'explication théorique de Kondratieff. Mais il réfute la thèse de l'« apologie du capitalisme » attribuée à Kondratieff, à l'opposé de sa disparition future. Il donne des éléments sur la suraccumulation et la dévalorisation du capital de longue période. En particulier sur la composition du capital « moyens de production/salariés », productivité, or et prix, dans le long terme.

2. Les Théories concernant les cycles de longue période dans la pensée économique sont alors analysées.

Il s'agit d'abord de la *réurrence* des cycles longs, qui renvoie selon Paul Boccara, à la tendance à l'élévation de la composition organique du capital, l'élévation du taux de plus-value, la hausse des prix-or. Cela concerne ensuite la *périodicité et l'irréversibilité* des cycles longs, les théories examinées sont regroupées autour des problèmes concernant la population, puis les problèmes technologiques et la relation moyens de production matériels/salariés, les problèmes de l'or, des prix-or, de la monnaie et du financement, enfin les transformations de structure et de régulation.

3. La pensée économique sur les longues phases D du passé est alors synthétisée par Paul Boccara, autour de la population, la technologie, la monnaie, la structure et la régulation.

•Population travailleuse et démographie

La Longue phase D : 1810-17 à 1844-51 est étudiée à partir de la théorie de Malthus : une régulation de la population par l'emploi salarié et l'influence des mouvements démographiques sur la régulation, par le taux de profit, des longues phases opposées. Ce sont aussi les travaux de Thomas Hodgskin et John Stuart Mill : avec à la

fois de nouveaux développements et des confirmations réductrices. Avec la longue phase D de 1873-1875 à 1890-1896 ce sont les théories marxistes de Engels, Marx, et Tougan-Baranowsky mais aussi l'apport original du néoclassique Paul Leroy-Beaulieu.

Tandis que la longue phase D de 1914-1920 à 1940-1946 est étudiée à partir de la polémique Otto Bauer/Rosa Luxemburg à propos de Population et capital, mais aussi la théorie de Alvin H. Hansen et l'apport de Joseph Schumpeter.

• ***Evolution de la technologie et mouvements de la composition des capitaux moyens matériels/ salariés ou du rapport capital/produit.***

Concernant la longue phase de difficultés de 1810 - 1817 à 1844 – 1851, l'étude de Paul Boccard sur ces questions recourt aux théories de Ricardo, Malthus, Hodgskin, J.S. Mill. Tandis que l'étude de la longue phase de difficultés de 1873-1875 à 1890-1896, renvoie à l'apport de Wicksell et Tougan-Baranowsky. Concernant la longue phase de difficultés de 1914-1920 à 1940-1946 sont analysées les théories de Hayek, Hansen, Schumpeter.

• ***L'or, les prix-or et la monnaie symbolique. Les conditions du financement de l'accumulation.***

Concernant ces questions, l'analyse de la longue phase de difficultés de 1815-1817 à 1844-1851 renvoie aux théories de Ricardo et Malthus. Tandis que la longue phase de difficultés de 1873-1875 à 1890-1896 peut être étudiée à partir des travaux de Tougan-Baranowsky et de Wicksell. En ce qui concerne la longue phase de difficultés de 1914-20 à 1940-46. on doit se référer à l'apport de Keynes, François Simiand, Charles Rist, .

• ***Réformes structurelles, Dévalorisations structurelles de capital et modifications de la régulation.***

La longue phase de difficultés de 1815-17 à 1844-51 sur ces questions renvoie aux théories de Malthus, Hodgskin et J.S. Mill. La longue phase de difficultés de 1873 -75 à 1890-96 peut être étudiée à partir des apports de Leroy-Beaulieu et Tougan-Baranowsky. La longue phase de difficultés de 1914-20 à 1940-46 renvoie aux théories de Hansen, Keynes et Schumpeter.

4. Débats théoriques contemporains concernant des altérations ou des mises en cause radicales possibles de l'existence des fluctuations cycliques longues.

La récurrence concerne la démographie et le rapport actifs/ inactifs comme le montre le démographe Richard A Easterlin. Cela renvoie aussi aux systèmes technologiques et à l'évolution périodique de la composition organique des capitaux avec le recours aux théories de Mensch, Freeman, Kleinknecht. Cela concerne les questions de la monnaie, de l'or, des prix, du financement. C'est notamment une analyse inédite d'Irving Fisher, sur le surendettement et la déflation de la dette avec son application aux longues phases de tendance aux difficultés des années 1930. Paul Boccara présente alors les débats contemporains avec une analyse originale de l'opposition Milton Friedman/James Tobin et l'approche du tournant de longue période. C'est enfin l'étude des fluctuations longues du taux d'épargne, du taux d'intérêt et du surendettement de phase D, avec notamment Tobin. Sont enfin étudiées les questions des changements de structure et de régulation. Grandes crises de structure ou cycles longs. C'est notamment le renouveau des analyses en termes de Régulation ou institutionnalistes.

• *Altérations et potentiels de disparition ultérieure des fluctuations longues de période Kondratieff.*

- Les mutations démographiques, notamment les mouvements de la population active, comme le rapport "actif/inactif" caractérisent notamment les cycles Kondratieff. Par exemple le travail des femmes et la réduction graduelle de retrait d'activité pour naissance d'enfants. C'est aussi l'allongement de la durée des études des jeunes, ou encore le vieillissement démographique.

Cela concerne également les questions du type technologique de progression de la productivité avec en particulier le rapport capital/produit ou encore la révolution informationnelle.

Ce sont aussi les théories sur le dit « capital humain, et encore sur les limites relatives des ressources naturelles et les problèmes écologiques.

Cela concerne également les questions du soutien public du marché financier, les débats autour de Tobin et des choix d'investissement (matériel ou financier), les blocages structurels à dépasser et aussi la question de l'émancipation de l'or et d'une nouvelle unité monétaire mondiale.

Cela renvoie enfin à la nécessité d'un autre type de régulation et de gestion possible avec d'autres régulateurs que ceux fondés sur le taux de profit. On doit souligner la

radicalité et la nouveauté des propositions de Paul Boccara concernant de nouveaux critères de gestion d'efficacité sociale et des nouveaux droits des salariés.

5. Analyses théoriques marxistes sur les longues phases de difficultés et les cycles de longue période .

- **Maurice DOBB** analyse les limites des contre-tendances à la baisse du taux de profit et la longue phase de tendance dépressive de la fin du XIX^{ème} siècle. Il travaille aussi sur la longue phase de difficultés de l'entre-deux- guerres puis sur la reprise de longue durée après la 2^è guerre mondiale.

- **Arzoumanian** insiste sur le ratio capital/produit, en particulier l'aggravation des contradictions de l'accumulation du capital avec la baisse de longue durée du capital fixe dans la phase de dépression. L'insuffisance cruciale nouvelle des débouchés pour l'investissement pourrait mettre en cause les mutations technologiques.

- **Gillman** analyse les longues phases du rapport « capital matériel/ salariés » , il élabore une série d'évolution de la composition du capital entre moyens matériels et travail salarié dans la longue durée. Il présente une étude des changements de structure du système, rapport technique capital/ salariés et baisse du taux de profit. Ainsi qu'une montée des dépenses improductives et des perspectives d'effondrement du capitalisme. (Gillman, *La baisse du taux de profit*, 1957, traduction française, 1980)

- **Paul Boccara**, lui- même élabore une théorie originale sur les Cycles longs, en relation avec les mutations technologiques, permettant d'expliquer l'originalité de la crise systémique actuelle. L'auteur met en avant la **récurrence** des mouvements de longue durée. Il analyse les relations techniques et économiques entre capital matériel et travail salarié. Il établit des éléments statistiques caractérisant la composition organique des capitaux et la relation capital/produit. Des éléments théoriques mettent en évidence la suraccumulation puis la dévalorisation de capital de longue période, avec la mise en place de nouvelles technologies et les cercles vicieux dans la longue phase de tendance aux difficultés.

Il présente alors la **périodicité de long terme** qui renvoie aux conditions technico-économiques de la croissance capitaliste et aux changements démographiques . Cela concerne les fluctuations de longue période de la fécondité et de la natalité. Cela renvoie à l'accélération de l'élévation de la composition moyens matériels/salariés

dans la dernière partie de la longue phase ascendante . C'est ensuite la détente vers la fin de la longue phase de tendance aux difficultés, avec les conditions favorisant la reprise de longue période , notamment les transformations technologiques et les transformations sociales structurelles. C'est aussi la remontée de la population active, la baisse de la part des salaires, et le relèvement des profits.

Enfin sont considérées la réversibilité et l'irréversibilité, à partir *des* mutations technologiques et des conditions structurelles du déroulement des longues phases de difficultés et de leur issue jusqu'à l'originalité de la crise systémique actuelle.

La 3^e partie porte sur les dévalorisations structurelles du capital, les transformations systémiques du capitalisme et la crise systémique mondiale actuelle.

1. État stationnaire et dévalorisations structurelles du capital. Des classiques à Marx. Paul Boccara présente en premier lieu le dualisme primitif des analyses chez Smith, les développements classiques de tendance unilatérale chez Ricardo, puis les autres développements chez Malthus et Sismondi. Il étudie ensuite la tentative éclectique, à la fin des classiques, de John Stuart Mill puis les exportations de capitaux et les transformations du système chez un post-classique comme Leroy-Beaulieu. Enfin, ce sont des indications sur les transformations de structure sociale de dévalorisation du capital, répondant aux difficultés profondes de la suraccumulation, chez Marx.

2. Théories se réclamant du marxisme sur les transformations du système capitaliste.

• **Théories jusqu'à la première guerre mondiale : Hilferding, Rosa Luxemburg, Lénine.**

- **Le capital financier : transformations systémiques du capitalisme chez Hilferding.** C'est son apport pour l'analyse des changements de structure se référant à la question de l'atténuation de la gravité, de l'ampleur et du caractère cumulatif des crises cycliques. C'est la question de « l'exportation de capital et la lutte pour le territoire économique ».

-Transformations du système capitaliste et du système mondial chez Rosa Luxemburg. Elle tente une explication économique de l'impérialisme. Le débouché est, selon elle, fourni par les marchés coloniaux ainsi que par la militarisation et le développement des armements dans le système capitaliste.

-Les transformations du système capitaliste en impérialisme ou capitalisme de monopole, puis en capitalisme monopoliste d'État, chez Lénine.

Ce sont la concentration de la production et les monopoles. Les banques, leur nouveau rôle et le capital financier. L'exportation des capitaux et le partage du monde. La première guerre mondiale et le début de la transformation du capitalisme monopoliste en capitalisme monopoliste d'État.

•Théories après la 2^e guerre mondiale

-**Draguilev** analyse la « crise générale du capitalisme ». **Varga** se centre sur la crise de structure de l'entre-deux guerres ¹ mais aussi sur la phase ascendante et les mesures anti-crise du capitalisme monopoliste d'État.

- **Baran et Sweezy** élaborent une théorie sur la croissance après la deuxième guerre mondiale et le système du capitalisme d'après-guerre dans *Le capitalisme monopoliste, un essai sur la société industrielle américaine*.

- **Boccard** développe la théorie du capitalisme monopoliste d'État mais aussi celle de sa crise systémique, il fonde la première école de la régulation dite systémique.

3. Théories sur la crise écologique radicale dans le système capitaliste, les limites écologiques de la croissance mondiale et sur les enjeux systémiques du changement climatique.

4. Théories sur la Révolution technologique informationnelle, avec les enjeux ambivalents de la révolution informationnelle entre exaspération du système capitaliste et de sa crise systémique radicale et besoin d'un autre système. • Ce sont aussi les **théories sur la radicalité de la progression massive des services** avec leurs enjeux systémiques, et leurs implications contradictoires pour le système économique et social et la civilisation.

¹ Varga *La crise – économique, sociale, politique*, Bureau d'Édition, Paris, 1935, 299 p. Réédition, avec une introduction de Jean Charles et Serge Wolikow, Éditions Sociales, Paris, 1976).

5. Ce sont aussi les **théories sur la progression des firmes multinationales, mais aussi sur les défis de biens communs publics mondiaux de l'humanité tendant à la mise en cause du système actuel. Ce sont enfin les théories sur la révolution monétaire et les défis de la progression dans le monde des pays émergents** . Cela exigerait une autre construction de la mondialisation.

En conclusion:quels enseignements peut-on tirer de cette recension des théories sur les crises pour les débats idéologiques et politiques de nos jours ? Cela concerne des propositions d'alternative fondamentale d'une autre régulation économique, pour le dépassement des crises capitalistes, devenu possible aujourd'hui. Ces propositions devraient d'abord s'appuyer, non seulement sur les exigences actuelles de répartition pour les salaires mais ~~sur~~ **sur** d'autres critères de production, contre les politiques d'austérité des salaires et des dépenses publiques. Cela exigerait des propositions de maîtrise et de dépassement des marchés, comme pour la sécurité d'emploi ou de formation, mais aussi sur d'autres critères de gestion, ou un autre crédit. Cela viserait des propositions pour développer, avec la révolution informationnelle, les dépenses de formations et de recherche avec de nouvelles qualités des formations et des recherches. Le développement de ces dépenses contre l'austérité et par les services publics, contribuerait à s'opposer à la suraccumulation et au chômage, tout en favorisant l'efficacité sociale sans se contenter de dépenser plus. Cela participerait à la construction d'une autre civilisation de toute l'humanité favorisant l'épanouissement de la créativité de chacun.